

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

WONDERFUL TOWN

Aditya Assarat

Né à Bangkok, Thaïlande.

Aditya Assarat possède un master de l'University of Southern California.

Il a commencé par réaliser des courts-métrages qui ont été présentés dans de nombreux festivals comme ceux de Clermont-Ferrand, Sundance ou le Festival du Film de New-York.

En 2004, il a été invité à participer

au Director's Lab de Sundance, un terrain d'essai pour les cinéastes prometteurs du monde entier.

En 2007, il réalise son premier long-métrage

Wonderful Town

Grand Prix Festival de Pusan 2008,

Grand Prix Festival de Rotterdam 2007),

Prix du Jury Festival du Film Asiatique Deauville 2008

2007 (sortie France : 7 mai 2008) - Thaïlande - couleur - 1h32 - VO

film d'**Aditya Assarat** (réalisation et scénario)

image : **Umpornpol Yugala** - montage : **Lee Chatametikool** - première assistante réalisatrice : **Monaiya Tarasak** - décors : **Karanyapas Khamsin** - musique : **Koichi Shimizu** et **Zai Kuning** - son : **Akritchalerm Kalayanamitr** - production : **Pop Pictures** - producteurs : **Soros Sukhum** et **Jetnipith Teerakulchanyut** - distributeur : **Memento Films**.

avec : **Anchalee Saisoontorn** (Na), **Suphasit Kansan** (Ton), **Dul Yaambunying**, **Sorawit Poolsawat**, **Prateep Hanudomlap**, **Chaitchai Sae-aong**, **Panumas Sae-bae**, **Piyanut Pakdeechat**, **Noppong Sae-aong**, **Aroon Uisakul**.

COURT MÉTRAGE : HISTOIRE TRAGIQUE AVEC FIN HEUREUSE

2005 — France / Canada — noir & blanc — 746

film d'animation (gravure) de **Regina Pessoa** (réalisation, scénario et décors) - image : **Patrick Tallaron** - montage : **Hervé Guichard** - animation : **Regina Pessoa**, **Sylvie Léonard**, **Laurent Repiton** - musique : **Normand Roger** - son : **Pierre Yves Drapeau**, **Serge Boivin**, **Shelley Craig**, **Geoffrey Mitchel** - production : **Folimage Valence Production**, **Ciclope Filmes**, **Office National du Film du Canada**

voix-off : **Manuela Azevedo**, **Eliana Lowhenson**

Il y a des gens qui sont différents malgré eux et qui voudraient juste ressembler aux autres, se fondre délicieusement dans la foule. Certains passent toute leur vie à essayer de cacher leur différence. D'autres l'assument.

En seulement deux films, Régina Pessoa s'est déjà affirmée dans le monde de l'animation. En premier lieu par une technique unique — la gravure, sur plâtre ou sur papier — qui offre un graphisme singulier et identifiable. Ensuite, c'est par ses scénarios et personnages, emprunts d'une certaine forme de mélancolie — l'inimitable « saudade » portugaise — que la réalisatrice nous plonge dans l'univers de son enfance. Un univers sombre et tourmenté qui oscille entre une réalité vécue et les envolées poétiques et cauchemardesques propres aux fables de notre enfance. Histoire tragique avec fin heureuse est le reflet d'une réelle personnalité d'auteur que Régina Pessoa affirme film après film. **R.A.D.I**

Pour l'histoire en elle-même, j'ai voulu parler du décalage entre les êtres et de la façon dont les gens réagissent face à des personnes différentes. C'est un sujet qui m'est familier. J'ai habité dans un petit village au Portugal jusqu'à 17 ans et je me suis inspirée de cette époque-là de ma vie, mais aussi de mes premières années difficiles à Porto. Mes personnages sont citadins, mais leurs réactions et leur intolérance sont plutôt celles de villageois. Régina Pessoa,

NOTE D'INTENTION

Wonderful Town s'inspire de la ville de Takua Pa, au sud de la Thaïlande. 8000 personnes y ont péri pendant le tsunami de 2004. Pourtant, quand je m'y suis rendu deux ans plus tard, une sensation étrange flottait dans l'air. La ville m'a paru à la fois paisible et magnifique. Les traces du tsunami avaient disparu, comme si les gens voulaient en oublier son passage. Les routes avaient été réparées, les maisons reconstruites, et les cocotiers se balançaient dans la brise comme si de rien était. Mais même si la ville semblait comme neuve, les habitants avaient l'air étourdis, comme s'ils venaient de se réveiller et qu'ils ne savaient pas comment rentrer chez eux. L'économie locale était toujours en ruine : les touristes n'avaient pas réinvesti les plages. On ressentait une étrange tristesse — une ville emplies de tristesse. C'est l'atmosphère que je voulais retranscrire. C'est ma manière à moi de faire un film sur le tsunami.

Aditya Assarat

ENTRETIEN AVEC ADITYA ASSARAT

Wonderful Town, tout comme vos deux premiers courts-métrages, *Motorcycle* et *Waiting*, se déroule à la campagne : en êtes-vous originaire ?

Aditya Assarat - Non, je suis né et j'ai grandi à Bangkok, la plus grande ville de Thaïlande. À l'âge de 15 ans, je suis parti étudier aux Etats-Unis et j'y suis finalement resté 10 ans. Quand je suis enfin revenu en Thaïlande, j'ai eu l'impression d'être dans un pays étranger. C'est pourquoi je pense que mes deux premiers courts-métrages réalisés ici étaient presque vus à travers « l'œil d'un étranger ». J'ai trouvé la vie à la campagne aussi belle qu'un étranger pourrait la trouver. Mais bien sûr, pour les thaïlandais, la campagne n'a probablement rien de spécial : entre la chaleur, la poussière et le dur labeur dans les champs... En fait, quand je revois les courts-métrages que j'ai réalisés en revenant en Thaïlande pour la première fois, cela me donne une idée assez précise de qui j'étais à ce moment-là.

Diriez-vous que vous êtes comme Ton, le personnage de *Wonderful Town*, un homme de la ville qui ressent le besoin de tranquillité, de calme ?

Oui, bien sûr. Le personnage de Ton est une représentation de moi-même. Pour simplifier, Ton fait le voyage vers le sud pour prendre des vacances loin de son existence de citadin, de la pression de la ville. J'ai même pensé un moment appeler le film *Holiday (Vacances)*. Je crois que le processus qui pousse les citadins arrivés à un certain point de lassitude à chercher à faire une pause est tout à fait normal. C'est à ce moment-là que l'on cherche à partir au loin. Mais pour Ton, cela ne se passe pas exactement comme il l'avait prévu.

À quel moment vous est venue l'idée de *Wonderful Town* ? Juste après le tsunami ?

Wonderful Town m'est d'abord apparu sous la forme d'une histoire d'amour. Je suis toujours intéressé par les gens, leurs relations, leurs amours, parce que c'est le sentiment dont on se souvient le plus clairement. Je n'ai jamais eu l'intention de faire un film sur le tsunami. Mais en tant que réalisateur, je suis très influencé par les lieux. J'ai besoin de me trouver sur place pour penser à une histoire, sinon je n'y arrive pas. C'est pourquoi je suis allé visiter la ville de Takua Pa et je me suis dit « quel endroit intéressant pour que se crée une histoire d'amour entre deux étrangers ». La ville a quelque chose

Si le cinéma thaïlandais a fait parler de lui ces dernières années, c'est dans des registres radicalement différents. D'un côté il y a eu les thrillers fantastiques des frères Pang et les nouveaux films d'arts martiaux, type *Ong Bak*. De l'autre, l'arrivée particulièrement remarquée d'un formaliste radical et brillant qui, bien que le sien soit imprononçable, a réussi à se faire un nom dans le cinéma mondial : Apichatpong Weerasethakul.

Avec ce premier long métrage, Aditya Assarat est clairement plus proche du second courant. Toutefois, son but dans *Wonderful Town* n'est pas prioritairement de travailler sur le langage cinématographique, mais avant tout de traiter un sujet actuel et grave. En effet, derrière cette histoire d'amour entre une jeune femme vivant dans une petite ville dévastée et un jeune homme issu d'une mégapole au dynamisme économique expansionniste, le véritable centre du film est le tsunami du 26 décembre 2004, et ses conséquences. Le cinéaste réussit à rendre palpable la sensation que, là où il filme, la vie s'est arrêtée à la suite d'une catastrophe, et a beaucoup de mal à reprendre.

L'histoire de ce couple qui tente simplement de vivre une brève histoire d'amour sans penser au lendemain, et le drame qui le frappe finalement, illustrent un effort pour s'attacher à l'immédiat élan de la vie, et puis la fragilité de ce modeste bonheur. En cernant son sujet avec modestie et sincérité, Aditya Assarat parvient à faire ressentir au spectateur le désespoir amer qu'a laissé derrière lui le tsunami.

Ce. L. - Fiches du Cinéma

de triste en elle. Et j'ai pensé que le contraste entre cette tristesse et la vitalité d'une histoire d'amour serait intéressant. C'était cela l'idée principale. Je n'ai ajouté le contexte du tsunami que plus tard.

Comment avez-vous choisi le titre ? En quoi cette ville est-elle selon vous « merveilleuse » ?

Je pense qu'elle l'est. Chaque espace, chaque lieu, possède une atmosphère particulière. Celle de Takua Pa est puissante : une atmosphère de tristesse, de vieillissement et de calme. Et je pense que l'ambiance d'une ville est en grande partie créée par son histoire. Et bien sûr, l'événement le plus récent dans l'histoire proche de la ville est le tsunami. C'est une tragédie mais heureusement le temps guérit toutes les blessures.

Les interprètes de Na et Ton possèdent une certaine fraîcheur réaliste. Sont-ils des comédiens professionnels ?

Non, nous avons un budget très serré, ce sont donc des inconnus. L'acteur principal est musicien dans un bar et l'actrice est guide touristique. Mais je suis convaincu qu'ils ont été très bons. Être vrai n'a rien à voir avec le fait d'être un acteur professionnel ou non.

Vous mettez en parallèle une scène de baiser entre les deux amants et une scène avec la mer. Est-ce le cœur de votre histoire ? La mer au centre de tout ? Pour moi, la scène de la mer est un moyen de créer le sentiment que le tsunami est toujours présent dans la mémoire de la jeune femme. L'histoire se passe un an après la tragédie mais le souvenir est toujours gravé dans sa mémoire. Il est toujours présent d'une façon ou d'une autre, même s'il ne l'est pas, ou plus, physiquement.

Parlez-nous du travail sur le son. Au début du film, lorsque vous filmez la mer, le son est mélangé à d'étranges et inquiétants bruits métalliques presque « industriels ». Est-ce dans l'intention de décrire la mer comme une menace qui plane ?

Pour cela je dois remercier l'ingénieur du son. Il travaille beaucoup avec ce genre de sons. Il les a essayés dans le film et cela semble fonctionner. Ces sons mêlés sont selon moi une manière de rendre l'ambiance sonore paradoxalement « plus vraie ». Ils donnent l'impression d'être dans le vrai. Mais c'est assez dur à expliquer : c'est comme expliquer à quelqu'un pourquoi quelque chose a bon goût ou pourquoi certaines couleurs vont bien ensemble. Je suis peut-être paresseux mais je pense que ce n'est pas important de savoir pourquoi. C'est même plutôt une mauvaise idée. Il n'est jamais bon de laisser son cerveau se mettre dans le chemin de son instinct.

Votre film traite aussi de la construction et de la reconstruction, dans un dialogue permanent entre les bâtiments et les personnes, qui portent, les uns comme les autres, des blessures.

Oui, je pense que c'est comme cela que je voyais les choses au début, quand j'ai eu l'idée de faire ce film. J'ai juste pensé que le contraste entre cette ville, vieille et triste et ce jeune et nouvel amour serait intéressant. C'était cela mon idée de départ. Et je pense que quand les gens voient le résultat final et qu'ils utilisent des mots comme « renaissance » et « reconstruction », ils cherchent à exprimer cette chose que j'ai ressentie en premier lieu.

Dossier de presse (extraits)

La ville merveilleuse du titre est située près du bord de mer, dans le sud de la Thaïlande. « Merveilleuse », c'est exactement cela, et aussi tout le contraire. De prime abord, une brise légère, un soleil tamisé, un calme radieux qui disent la douceur de vivre et invitent à une sieste permanente. Plus secrètement, un lieu traumatisé par le passage du tsunami de 2004, un monde d'orphelins, de veufs, d'esseulés. Signé par un jeune cinéaste, *Wonderful Town* est le premier film de fiction à évoquer le tsunami, mais sans passer par la reconstitution frontale : en suivant le fil d'Ariane d'une histoire d'amour incertaine sur le lieu de la catastrophe, plusieurs saisons après, un peu comme l'Iranien Kiarostami l'avait fait, à la suite d'un tremblement de terre en Iran, dans *Au travers des oliviers*.

Au travers des cocotiers de Takua Pa, on assiste donc à la rencontre d'une jeune hôtelière et d'un architecte non moins jeune, tout juste arrivé de Bangkok pour superviser la reconstruction d'un hôtel sur la plage. La première moitié de *Wonderful Town* est d'autant plus émouvante qu'elle semble rendre tendrement hommage au meilleur du cinéma asiatique de ces dix dernières années. Au programme de ce « medley », outre Kiarostami : des effluves du Tsai Ming-liang d'antan (insomnies moites sur draps froissés), des réminiscences languides de Wong Kar-wai (caresser clandestinement les affaires de l'autre en son absence) et, bien sûr, des échos de la révélation thaïlandaise Apichatpong Weerasethakul (*Blissfully Yours*), chantre de la sensualité mélancolique au grand air.

L'humeur est à l'abandon, dans tous les sens du terme. Il y a, près du rivage, ces bâtiments éventrés, désertés, dont personne n'a encore fixé le sort et que la population locale qualifie de « maudits ». Il y a les chambres vides de l'hôtel dont s'occupe l'héroïne, en attendant le retour hypothétique des touristes. Il y a surtout le fait que Takua Pa n'a pas la célébrité de Phuket, à quelques kilomètres de là. Le jeune architecte nonchalant a choisi délibérément, mystérieusement, un point de chute sans prestige professionnel, un lieu à l'abri du monde. Comme pour une retraite, un deuil.

Ce trait subtilement romanesque est le reflet d'une remarquable unité harmonique, maintenue d'un bout à l'autre du film. En effet, le mouvement du récit ne consiste pas à dépasser classiquement une apparence de quiétude pour dévoiler un enfer. D'emblée, une ombre de tristesse voile le visage juvénile des protagonistes, y compris celui du nouveau venu qui, pourtant, n'a connu comme nous le tsunami que par la télé. Une menace fantôme plane à l'horizon, même pendant un pique-nique en amoureux au milieu des herbes, même la nuit pendant les étreintes. Ainsi le virage au noir du scénario qui, ailleurs, pourrait relever du forcing, est-il négocié avec la même calme évidence que le reste.

Les catastrophes, qu'elles soient naturelles ou humaines, sèment de nouveaux germes de barbarie. L'Histoire est aussi injuste dans ses pics d'intensité que dans leurs suites en sourdine... Aussi suave soit-elle, cette chronique post-apocalyptique ne comporte aucun angélisme. Aucun défaitisme non plus... Des enfants jouent tranquillement dehors, annonciateurs d'une innocence bientôt retrouvée, d'une tranquillité future, d'une cinquième saison enfin heureuse. Un jour ou l'autre, la « wonderful town » sera à nouveau merveilleuse, sans antiphrase ni arrière-pensée.

Louis Guichard - Télérama (10 mai 2008)